

Digitales Brandenburg

hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

Aristippe, Ou De La Cour

Balzac, ... de

Amsterdam, 1664

Discours Cinquieme.

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5641

DISCOURS

CINQUIEME.

LA Cour a esté gouvernée, par une autre sorte de gens, & il y a encore aujourd'huy de ces gens là. Le Peuple les apelle Sages; Et en effet, ils n'ont pas faute de bon sens, & d'experience: Ils connoissent la nature des Affaires, & la possibilité de chaque chose: Mais d'ordinaire leur connoissance demeure cachée, dans leur esprit; & n'y produit qu'une vaine & oisive contemplation: Elle n'est fertile qu'en pensées steriles: C'est une vertu qui finit en elle-même; c'est une puissance, qui ne se réduit jamais en acte; Soit qu'ils ne se sentent pas assez forts, pour entreprendre le bien qu'ils voyent, & qu'ils ayent les yeux meilleurs que le cœur; Soit que leur avantage estant plus

plus certain , dans le Present , ils le preferent à un bien, qui n'est pas encore venu.

Quoy qu'il en soit , ils se conseillent eux-mêmes , au lieu de conseiller leur Maître : Ils répondent à leurs sentimens , & non pas à ses demandes ; Et s'ils craignent la rigueur du tems , & l'incommodité des chemins, ils n'ont garde de luy Proposer un voyage, au mois de Janvier, ni de luy persuader de passer les Alpes, s'ils ont des affaires à Paris. Leurs avis sortent tous de la partie inferieure ; sont tous terrestres & materiels. L'interest l'emporte toujours sur l'Honneur , & sur la Raison. Ne sentans point en leur ame de plus noble tentation que celle du gain , ils opinent avec la même bassesse , & les mêmes considerations , que feroit un Fermier, ou un Receveur , s'il estoit assis en la même place.

Que le Vaisseau , qui les porte,
perif-

perisse s'il veut, & que le Publicy
coure fortune, ils se consolent aisé-
ment du naufrage de l'Estat, pour-
veû qu'il y ait un Esquif, dans le-
quel ils puissent gagner le bord, &
mettre leur Famille en seureté. Nous
nous tromperions bien, si nous les
prenions pour ces zelez violens, *qui
veulent estre Anathemes, pour leurs
Freres; & qui demandent avec in-
stance, qu'on les efface du Livre de Vie,*
& qu'on pardonne à la Nation.

Toutefois il ne se peut pas dire
absolument, qu'ils ayent de mau-
vais desseins, contre l'Estat, & qu'ils
en desirent la ruïne. Ils se reservent
seulement leurs premieres, & leurs
plus tendres affections: Hors de leur
interest, je pense que celuy de leur
Maître leur seroit fort cher. Mais le
mal-heur est qu'ils ne sont jamais
absens de leur interest, non plus que
d'eux-mêmes. Ils se trouvent, en
quelque lieu qu'ils jetent la veüe:
Leur utilité particuliere se presente

par

C
par tou
Malade
voyoit
Ils ne
res, po
liberté
tirer de
simple,
dans leu
core qu
ration c
sent pas
fencer le
puissans
n'ont pa
verité h
dangere
leur fo
tres-imp
Maître.
Infirm
Ils ne co
qui don
vantage
mot; &

par tout à eux, comme à cet ancien Malade, sa propre figure, qu'il voyoit perpetuélement devant luy. Ils ne se peuvent separer des Affaires, pour les regarder avec quelque liberté de jugement. Ils ne peuvent tirer de leur ame, leur raison toute simple, & toute pure, sans la mêler, dans leurs passions : De sorte qu'encore qu'ils découvrent une Conjurati- on qui se forme, ils ne s'y opposent pas neantmoins, de peur d'offenser les Conjurez, & de laisser de puissans Ennemis à leurs Enfans. Ils n'ont pas le courage de proferer une verité hardie, si elle est tant soit peu dangereuse, à l'établissement de leur fortune, quoy qu'elle soit tres-importante, au service de leur Maître.

Infirmes & miserables Prudences ! Ils ne considerent pas qu'un Espion, qui donne des avis, ne nuit pas davantage qu'une Sentinelle qui ne dit mot ; & qu'ils sont aussi bien cause de

de la perte du Prince, par leur silence, que les autres, par leur trahison: Ils ne considerent pas que le laissant dans le peril, d'où ils le pourroient tirer, ils ne contribuënt pas moins à sa ruine, que ceux qui le pouffent, & le precipitent. Ils ne voyent pas que l'Infidelité ne fait point de mal, que la Foiblesse ne soit capable de faire.

Cela estant, Monseigneur, ne seroit-ce point d'eux, que l'Esprit de Dieu voudroit parler, au vingt-deuxième Chapitre de l'Apocalypse, quand il met les *Timides* au nombre des Empoisonneurs, des Assassins, & des autres hommes execrables? quand il les condamne tous à la seconde Mort, à cette Mort si terrible, & si étrange, à ce *Lac ardent de feu, & de soufre*?

Je ne sçay point la vraye intention du Saint Esprit, & ne veus pas asseurer qu'ils soient compris, dans une si rigoureuse Sentence. Mais je voy bien pourtant que ce sont les der-

dernier
ches, &
de fuir
ner un
moins,
heur, à
ou sur l
le nom
faute d
souvent
Soleil n
rieux,
perte d
justifie
de tout
tresse d
souvera
Il n'
blées P
ce aveu
l'Esprit
trainte;
operatio
aucun d
péchem

en-
on:
ant
ent
is à
, &
que
que
e.
se-
de
gt-
se
re
ns,
s?
se-
ri-
de
n-
as
ns
je
es
r-
derniers, & les pires de tous les lâches, & qu'il n'est point si honteux de fuir dans le combat, que de donner un conseil timide. Car pour le moins, si on tombe dans ce malheur, à la guerre, on peut s'excuser, ou sur le désavantage du lieu, ou sur le nombre des Ennemis, ou sur la faute des Siens. Et comme le plus souvent la poussiere, le vent, & le Soleil meritent la gloire du Victorieux, aussi sont ils coupables de la perte du Vaincu. Au pis aller, on se justifie, en accusant la Fortune, qui de tout tems a esté estimée Maîtresse des Evenemens, & Arbitre souveraine des Batailles.

Il n'en est pas ainsi des Assemblées Politiques, où cette Puissance aveugle n'a point d'entrée; où l'Esprit agit librement, & sans contrainte; où la Prudence exerce ses operations en repos, & ne trouve aucun de ces obstacles, & de ces empêchemens, qui s'opposent aux effets

fets de la Valeur. C'est pourquoy toutes les excuses des Soldats, & des Capitaines, n'ont point de lieu, pour les Conseillers, & pour les Ministres: Un homme sage ne peut pas garantir les Succés; mais il doit répondre de ses Intentions, & de ses Avis.

Il n'est donc point de pareille lâcheté à celle qui commence dès le Logis, & qui ne s'emeut pas simplement, par les aproches, & par la presence du Peril, mais qui n'en peut souffrir la seule imagination; mais qui fremit au moindre recit, qui luy en est fait. Et sans mentir, il faut bien qu'elle procedé de l'entier aneantissement de la liberté, qui naît avec l'homme, & d'une dernière corruption de ce Principe de generosité, & de ce sentiment d'honneur, que nous avons tous, puis qu'elle est cause qu'on refuse même son aveu, & son consentement à la Verité, puis qu'en cet estat-là on n'est

n'est pas seulement capable de la proposition du Bien difficile. Il n'y a pas seulement moyen d'obtenir d'eux, qu'ils fassent bonne mine, en un lieu de seureté; qu'ils se déclarent, sans danger, pour la Patrie; qu'ils disputent ses droits, dans une chaire, & la servent de la langue. Chose étrange! Ils aiment mieux accepter la Servitude, sous le titre de la Paix, que de conclure à une défense, qui se doit faire avec les bras, & le sang d'autrui.

Encore voyons nous des Gens, qui atendent pour s'étonner, que la mauvaise fortune soit venuë: ils ont l'esprit hardi, quoy qu'ils aient l'ame timide. Ces gens-là parlent hautement, quand il y a du Temps, & de la Terre, entre le Danger & eux. Ciceron estoit courageux de cette sorte de courage: Il ne luy échapa jamais un mot, qui ne fût digne de la grandeur de la Republique; Il estoit vaillant pour le moins
 dans

dans le Senat; & il proteste, ce me semble, en quelqu'une de ses Lettres, *que si on l'eût convié au Festin des Ides de Mars, il n'y fût rien demeuré de reste.*

Un semblable Citoyen n'est pas propre à se bâtre en duel: Il n'iroit pas volontiers en pourpoint aux harquebusades. Il a plus de soin que les autres, de la conservation de sa Vie, parce qu'il croit qu'elle vaut plus que la leur, & qu'il n'est pas mesfiant, de craindre la perte d'une chose precieuse. Il redoute la Mort; Ou pour mieux parler, la Nature la redoute en luy: Mais il ne redoute point l'Envie, ni la Haine; Mais il méprise également les menaces des Grands, & le murmure du Peuple. Si ses forces ne sont pas suffisantes, pour abâtre la Tyrannie, il employe sa voix, & son haleine, pour exciter les autres au recouvrement de la liberté. Il crie pour le moins *aux armes*, le plus fort qu'il peut, & con-

tredit

credit au Mal, s'il ne peut y résister. Toutes ses opinions vont à la grandeur, & à la gloire de son Maître. Il fait profession d'inimitié, avec tous les Ennemis de l'Estat. La défaveur, & la Pôvreté ne luy font point facheuses, quand il les souffre, pour la bonne Cause: Et la Mort même ne le surprenant pas, & luy donnant loisir de la bien considérer, il se résout enfin à la recevoir en homme de bien, & fait vaillance de nécessité. Par une longue & sérieuse meditation, il se forme un courage acquis, qui n'est pas moins ferme que le naturel.

Nos Prudens ne viennent point jusques là. Outre la Mort, ils admettent tant d'autres sortes d'extrémités, qu'il s'en rencontre toujours quelqueune, qui les arrête, dès le premier pas qu'ils font, vers le Bien. Ils désespèrent, avant qu'il faille seulement craindre. Ils ont toujours de tres-grands motifs, de tres-fortes

considerations, de tres-importantes causes (ce sont les termes dont ils se servent) pour ne se pas aquiter de leur devoir. Et parce qu'il n'y a point de Maxime, dans la Politique, qui ne soit combatüe par une autre Maxime, aussi certaine, & aussi probable qu'elle; & que l'Avenir a autant de formes, & de visages, que nôtre Imagination luy en veut donner, ils ne le tournent, pour le regarder, que du côté qui peut faire peur, & se defendent par la Raison, contre la Raison.

Ils considerent touïjours que les actions des hommes sont exposées à beaucoup d'inconueniens, & ne considerent jamais, que tout le mal qui peut arriver, n'arrive pas: Soit que Dieu le détourne, par sa grace; soit que nous l'esquivions, par nôtre adresse; soit que l'imprudence du Parti contraire en rompe le coup; estant tres-vray que nos fautes nous jettent souvent en des perils,

perils, d'où celles de nos Ennemis nous tirent. Mais eux prenans les choses au pis, & presupposans, pour certains, tous les accidens qui sont douteux, ils reglent leurs deliberations, comme s'ils devoient tous avenir, & d'ordinaire n'agissent point, pour vouloir agir trop seurement.

Au moins n'enfoncent-ils gueres les affaires, & ne les conduisent que rarement à leur dernier point. Ils se contentent d'une legere mediocrité de succez, & du commencement de leur bon-heur: Ils n'osent s'en promettre la continuation, jusqu'à la fin de la moindre chose. Tellement qu'avec leur froide, & leur pesante sagesse, ils peuvent differer la cheute, mais ils ne l'évitent pas: Ils appuyent les ruines, qu'ils ne sont pas capables de relever: Ils gagnent pour le plus, quelques jours, ou quelques semaines, & tiennent les Affaires en estat, en attendant que de

plus hardis qu'eux y viennent travailler efficacement.

C'est une remarque d'Aristote, que comme la vivacité de l'esprit d'Alcibiade devint extravagance, en la personne de ses Enfans, la solidité de l'esprit de Phocion, se changea en pesanteur, quand elle descendit de luy à sa Race. Mais disons plus qu'Aristote : Disons que la sagesse de ces Ministres n'attend pas si long tems à degenerer, en foiblesse, en langueur, en lâcheté : Avant que de passer ainsi corrompuë à leurs Enfans, & à leur Posterité, elle se gâte dès la sortie de leur ame, & sans en venir à l'action ; Elle paroît foible en leurs propositions, & en leurs conseils, qu'on ne peut appeller, ni prudens, ni sages, sans parler improprement ; sans faire tort à de si beaux noms, sans offenser la véritable Sagesse.

Quelle erreur ! de s'imaginer que la Sagesse ne puisse jamais estre courageu-

rage
crair
nou
ges
ftote
pas
vieu
te,
du
tre
con
ne
té,
mie
le
ver
cle
s'a
av
eff
ou
ur
se
le

rageuse ; quelle doive toujours craindre, & toujours trembler. Ces nouveaux Sages cōnoissent les Sages de l'Antiquité : Ils ont leû Aristote aussi bien que nous, & n'ont pas fait neantmoins leur profit de ce vieux Oracle, rapporté par Aristote, *Qu'il faut appeller le peril au secours du peril, & sortir d'un mal, par un autre mal.*

Quelque deplorable que soit la condition presente des choses, ils ne peuvent se resoudre à la nouveauté, & au changement : ils aiment mieux souffrir le changement, que le faire, & l'attendre, que le prevenir. Au lieu d'obeir à l'Oracle, & de tenter le second peril, ils s'accoutument, & se familiarisent avec le premier. Au lieu de faire un effort, pour se tirer du mauvais pas, où ils sont tombez, ils y cherchent une posture suportable, pour y sejourner. Ils se trouvent bien dans le Mal, pourveu que le Mal ne les

presse pas, & qu'ils en reculent la dernière extrémité. Ce leur est assez que la mort soit remise à une autre fois, & que cependant, on les laisse jouir de quelque intervalle de mauvaise Vie. Sans doute ils seroient de l'opinion du Poëte Espagnol, qui disoit *que la Fievre quarte estoit une bonne chose; parce qu'avec elle on estoit assuré de vivre un an; pour le moins de vivre six mois; pour le moins de ne mourir pas de mort subite.*

Ce n'est donc pas regner, ce n'est pas vaincre, ce n'est pas triompher, ce qu'ils font: C'est seulement vivre, & encore vivre d'une étrange sorte. C'est passer du matin à l'après-dinée; c'est se traîner jusqu'au lendemain. Leur gouvernement n'est ni paix, ni guerre, ni trêve: C'est un repos de paresse; c'est un somme d'assoupissement, qu'ils procurent au Peuple par artifice, & qui n'est, ni bon, ni naturel.

Ils ne sçavent point guerir; ils
sçavent

sçave
des,
veule
la ca
faits
là il
non
sa fo
mali
que
dre
ven
c'ef
che
che
tre
rac
qu
à c
ne
le
le
m
qu

ſçavent ſeulement farder les Malades, & leur faire le viſage bon. Ils veulent aprivoiſer la Rebellion, en la caeſſant : Ils la ſoulent de bienfaits, & de gratifications ; Mais par là ils la rendent plus puiffante, & non pas meilleure ; Ils augmentent ſa force, & ne diminuent point ſa malice. Quelques fois ils luy ôtent quelques hommes, qui ſont à vendre, & des avantages qui ne luy ſervent de rien ; & ne voyent pas que c'eſt cultiver le deſordre, que de toucher ainſi legerement à ſes branches, & à ſes rejettons ; & ne mettre point le fer à ſon tronc, & à ſa racine.

Toute leur Experience n'eſt qu'une Hiſtoire de malheurs, arrivez à ceux qui oſent, & qui entreprennent. Tout ce qui n'eſt pas aiſé, ils le nomment impoſſible ; Et la Peur leur groſſiſſant les objets, & leur multipliant, preſque à l'infini, chaque individu ; quand trois Malcon-

tens se retirent de la Cour, avecque leur train, ils se figurent une armée d'Ennemis, à la Campagne, qui entraîne les Villes, & les Communautés après elle, sans trouver de résistance. Après quoy, ils ne se mettent point en devoir de les châtier, mais ils tâchent de les adoucir; & au lieu de les aller visiter avec des canons, & des soldats, ils leur envoient des gens de robe longue, chargez d'offres, & de conditions, & leur promettent beaucoup plus, qu'ils ne pourroient esperer de la Victoire.

Ainsi ils obligent le Prince à descendre de son Thrône, pour traiter avecque ses Sujets. D'un Souverain, ils font une Personne privée, & d'un Legislatteur, un Avocat. Par cette breche ils rompent l'Entre-deux qui le separe du Peuple, & changent la Puissance en Egalité. Les Coupables montent sur le Tribunal, & deliberent de leur propre fait, avecque
leur

leur Juge. Ils nomment le lieu de la Conference, & on l'accepte : Ils choisissent pour conferer, les Personnes en qui ils ont plus de confiance, & on les leur donne. Et là il ne se parle, ni de pardon, ni de Grace : Ce seroient des termes trop rudes, & qui leur feroient mal aux oreilles ; Mais le Maître offensé declare solennellement, que tout a esté fait, pour le bien de son service, & sçait bon gré, à ses Serviteurs infideles, des injures qu'il a receües d'eux.

Enfin le dessein de nos Gens n'estant que de congédier la Compagnie, & de separer les Aliez : ils leurs accordent plus qu'ils ne demandent, Ils sont prodigues de la Foy publique : Ils ne menagent point le nom du Roy ; Et de cette sorte, ils le mettent sur le bord de deux extrêmitéz également dangereuses : Car soit qu'il veuille tenir sa parole, en ruinant ses Affaires, soit qu'il rétablisse ses Affaires, en violant sa parole,

le, il est toujourns reduit à une deplorable élection ; ou de hazarder son Estat, pour estre fidele ; ou de manquer à son honneur, pour demeurer Roy.

Mais si avant tout cela, & les choses estans encore entieres, il desire prendre une resolution genereuse, & digne de luy ; s'il ne veut plus, que sa bonté soit une rente, & un revenu certain aux Rebelles ; s'il se lasse d'épuiser ses cōfres, pour soudoyer les armées de ses Ennemis, & de payer tous les jours une chose qu'il n'aquiert jamais : Alors ces habiles Conseillers luy viennent représenter, avec beaucoup de mines & de grimaces, qu'il ne faut pas aigrir les Affaires ; que les Sages cedent à la violence du Temps, comme les Dieux à la nécessité du Destin ; que les Princes, qui ont regné devant luy, n'ont osé remuer cette pierre ; qu'il y auroit de la presumption, à vouloir mieux faire que ses Peres ;
que

que la Guerre est un mauvais moyen, de reformer les Estats; que de mettre un Corps en pieces, pour le rajeunir, c'est un remede de Magicien; que de brûler sa Maison pour la nettoyer, c'est un conseil d'Ennemi, c'est une resolution de Furieux.

Cen'est pas tout que cela. Ils étalent en-suite de grands Lieux communs, sur les loüanges de la Paix & du Repos. Ils employent tout l'art des Rhetoriciens, à luy exagerer les miseres de la Guerre. Ils n'oublient pas la profanation des Temples; les Loix divines & humaines violées; afin de faire couler leur propre lâcheté, dans son esprit, sous ces termes specieux, & de luy persuader qu'ils ont raison, ne voulans pas luy avoüer qu'ils ont peur. Ils vivent ainsi auprès du Prince, & se maintiennent entre Luy, & les Rebelles, par le commun besoin qu'on a de leur entremise, à conduire ce sale trafic, & à conserver deux Partis on-

un Estat, sans que l'un puisse détruire tout à fait l'autre.

Ils sont aussi le plus souvent bons Amis des Etrangers. Que sert-il de le dissimuler ? Ils appréhendent beaucoup plus de déplaire au Roy leur Voisin, que de desservir le Roy leur Maître. De sorte qu'il ne faut point parler sous leur Ministère, de protéger les Foibles, contre l'oppression des plus Forts, de réveiller les Pretensions qui dorment ; d'entreprendre rien hors du Royaume ; quelque justice, quelque bienveillance, quelque Facilité, qui semble persuader telles Entreprises. Ils condamnent la memoire de Charles huitième, & maudissent les voyages d'Italie : Ils se moquent même de ceux de la Terre Sainte, jusqu'à offenser la pieté des Siecles passez ; Ne craignans point de redire après un Impie, de celuy-cy, *que c'estoient des fievres du Temps, & des maladies Populaires ; que c'estoient des jeunesses* de

de nos Princes, & des chaleurs de foye de leurs Conseillers. Un de ces gens-là m'a souû tenu qu' Alexandre n'avoit jamais esté; que son Histoire estoit un Roman; que celuy d'Amadis n'estoit pas plus fabuleux, ni plus éloigné de la Vraysemblance.

Que si la mollesse de leurs Conseils ne prevaut pas toujourns à la vigueur & aux bonnes inclinations de leur Maître: Si quelque injure sensible, & qui ne se peut dissimuler, oblige l'Estat à un ressentiment public; Alors ne pouvans pas blâmer la chose, dans son principe, ils la décrient tant qu'ils peuvent, dans les suites, & par ses effets. Et comme si la Victoire ne valoit pas les frais de la Guerre, quand une Ville a esté prise sur l'Ennemy, *C'est perdre, disent-ils, que de gagner de la sorte. Tant de gens de bien sacrifiez à la vanité d'un seul (ce seul sera peut estre un Prince du Sang, ou un Fils de France;)*

Tant de Millions sortis du Royaume, pour l'acquisition d'une Bicôque! La seule dépense de l'Artillerie acheveroit de nous ruiner, si nous faisons une seconde Conquête.

Pareils Ministres ne pouvoient se consoler à Chartage des Victoires d'Annibal en Italie: Ils crioient dans le Conseil, quand on apportoit de bonnes nouvelles, & qu'on verfoit à pleins boisseaux les bagues des Chevaliers Romains, qui avoient esté tuez à la Guerre; *Qu'il garde ses Anneaux de fer, & ses Trophées de papier, & qu'il nous rende nos Hommes, & nôtre Argent. Jamais les affaires de la Republique ne furent ni plus fleurissantes, ni plus ruinées: Elle n'eut jamais ni plus de reputation au dehors, ni plus de misere, dans ses entrailles.*

Pareils Ministres ont esté cause de la fin des deux Empires, & ont perdu Rome & Constantinople, par la fatale mollesse de leurs conseils. Ils ont ouvert la porte à tous les Barbares:

bares : Ils ont honteusement acheté la Paix, soit des Goths, soit des Vandales, soit des autres Peuples de l'Aquilon, d'où tout le Mal devoit venir dans le Monde. Ils ont conté pour rien ce deshonneur de l'Empire, & cette infamie du Nom Romain, pourveu que par la douceur du Mot, ils pussent corriger l'amertume de la Chose, & que quand ils payoient Tribut à leurs Ennemis, il leur fût permis de dire qu'ils donnoient Pension à leurs Aliez. Ils ne se font point souciez de la fortune de l'Avenir, & de ce que deviendroit la Posterité, pourveu qu'ils pussent autant vivre, que l'Etat qu'ils gouvernoient pourroit durer.

Faisons leur grace neantmoins encore une fois, & ne les accusons point de trahison. Je croy qu'ils ne voudroient pas vendre, & livrer leur Maître ; Mais ils ne sont pas fâchez que le Monde sçache qu'ils le peuvent faire : Ils ne font point de
diffi-

difficulté de le mettre à prix, en certaines occasions : Il souffre qu'on le marchande; Ils baillent même des échantillons aux Marchands, quoy qu'ils ne se veuillent pas deffaisir de la Piece entiere. C'est une de leurs Maximes qu'on peut tromper quelquefois le Prince, pour son propre bien : Et quand ils s'entendent avec les Ministres des autres Princes, ils appellent cela, *travailler au bien general de la Chrestienté, & maintenir la paix entre les Couronnes.*

N'a-t-on pas bien crû du tems de nos Peres, que Barberousse, & André Dorie, n'estoient pas en mauvaise intelligence? On ne pouvoit pas dire pourtant, que l'un ne fût bon Serviteur de Soliman, & l'autre de Charles : Mais ils avoient besoin l'un de l'autre, pour faire valoir leurs services, auprès de leurs Maîtres, & pour bien garder la place qu'ils y tenoient. Le Turc louoit le Chrestien, & en parloit comme
du

du seul homme, qui luy donnoit de la peine : Le Chrestien rendoit la pareille au Turc, par des paroles aussi obligantes, & aussi avantageuses. Et un Esclave d'Alger dit, sur ce sujet, assez plaisamment au Vice-Roy de Sicile, *que jamais un Corbeau ne creve les yeux à un autre Oyseau de son espece ; & que si Dorie estoit ruiné, Barberouffe auroit peu de credit à la Porte du Grand Seigneur, comme aussi Dorie descendroit de plus d'un degré, à la Cour de l'Empereur, par la ruine de Barberouffe.*

Ils s'aidoient donc, & se favorisoient reciproquement, dans la continuation de la Guerre, qui estoit leur Métier, & leur Affaire. Et puis que des Hommes ambitieux, par consequent qui aimoient l'honneur, ont esté capables d'un pareil trafic, je vous laisse à penser si des Hommes qui n'aiment que leur interest, & qui ne cōnoissent point d'autre Honnête que l'Utile, ne seront pas bien aises

aïses de conserver leur autorité, par un semblable commerce. Ne voudront ils pas, à vôtre avis, se rendre necessaires pour durer? Ne feront-ils pas pour la Paix, qui leur doit estre une moisson d'or, & une moisson qui ne manque point, ce que les autres faisoient pour la Guerre, dont la recolte est si incertaine, & les fruits sont si aïgres & si amers?

TEl est le procedé de nos Sages dans l'Administration de l'Etat, & dans la haute Region du Ministère. Mais quand ils descendent plus bas, & que leurs devoirs sont plus aïsez; pour cela ils ne s'aquittent pas mieux de ce qu'ils doivent. Les affaires des Particuliers, qui dependent d'eux, prennent même train que les Publiques. En des Occasions seures & faciles, où ils pourroient montrer de la force à bon marché, ils ne peuvent s'empêcher de faire voir leur naturelle foiblesse.

Ils

Ils ne voudroient pas perdre l'amitié de ceux, dont ils ravissent le bien; & en même tems, ils craignent & offensent les mêmes personnes. Ils s'entretiennent avec tout le monde, par des réponses generales, & qui n'obligent point precisément. On ne part jamais mal satisfait d'après d'eux. Ils ne bravent, ni ne rebutent jamais personne. Ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes esperances.

A celuy qui leur demande justice, ils font des civilitez, & des complimens: Ils presentent des roses & des violètes à qui a besoin de pain. Après vous avoir tenu un an en longueur, vous promettans de jour à autre, de vous donner contentement; à la fin quand vous les pressez de la conclusion, ils vous prient de leur dire ce que c'est, & vous font voir toutes les fois que vous avez parlé à eux, qu'ils n'ont jamais eu dessein de vous écouter.

Un

Un Pretendant en Cour de Rome, y ayant esté traité de cette sorte, & s'en retournant chez foy, comme il en estoit venu, trouva un gibet à la sortie de Boulogne (la Cour de Rome y estoit alors) & s'estant arrêté quelque tems devant ce gibet, à regarder un Pendu qu'on venoit d'y mettre, on dit qu'il s'écria, tout d'un coup, à haute voix, *Que je t'estime heureux, mon Ami, de n'avoir point affaire au lieu d'où je viens?* Vous voyez a qui ils font cause que les gens d'affaires portent envie, & en quel lieu ils obligent d'aller chercher la felicité. Et en effet, Mort pour Mort, & Bourreau pour Bourreau, il vaudroit encore mieux une prompte Mort, & un Bourreau diligent.

Ils sçavent ainsi lasser la patience des Solliciteurs; Ainsi ils se vangent de l'importunité des Supplians, & ne se mettent point en cholere, pour les mettre au desespoir. En quoy,

quoy, à dire le vray, leur procedé est
 je ne sçay quoy de bien rare, & bien
 digne de nôtre consideration. Rien
 ne se peut imaginer de plus doux, ni
 de plus tranquille que leur malice.
 Il entre dans leur poison, autant de
 sucre que d'arsenic; & l'égalité de
 leur humeur est semblable au calme
 de cette Riviere, où les corps les plus
 legers vont à fonds, sans qu'il pa-
 roisse une nuée en l'air, ni qu'il y ait
 une haleine de vent, qui la pousse.

Un Homme de cette sorte, est un
 sçavant Artisan de Calomnies: Il ne
 manque jamais de plâtre, ni de cou-
 leurs; Il sçait preparer & polir ad-
 mirablement les mauvais offices. Il
 blâme avec des Eloges, & non pas
 avec des Invectives. En apparence,
 il rend témoignage au grand Merite,
 & en effet, il donne des soupçons
 de la grande Reputacion. Vous di-
 riez qu'il plaint ceux qu'il accuse, &
 qu'il a pitié de ceux qu'il veut rui-
 ner. La Rhetorique apprend à mé-
 dire

dire grossièrement ; Il a trouvé une façon bien plus delicate de faire la même chose. Cela s'appelle frapper sans lever le bras : C'est blesser sans qu'il coule de sang de la playe, ni qu'il paroisse de coup. Il se déguise en Ami, pour haïr, avec plus de feureté. Et afin qu'il soit crû charitable, dans le moment même qu'il assassine, il ne tuë personne, dont premierement il ne face l'Oraison funebre.

Tous les yeux dit-il au Prince, sont tournés sur luy. Les Soldats l'appellent leur Pere, & le Peuple pense que c'est son Intercesseur, envers vôtre Majesté. Il ne tient qu'à luy, qu'il ne se prevale de cette faveur universelle, & que de la possession de tant de Coeurs, il ne forme un Parti qui porte son nom. Je croy neantmoins qu'il ne voudroit pas manquer à son devoir, & qu'il n'a que de bonnes intentions. Les Astrologues & les Poëtes luy promettent bien un Royaume; Mais outre que ce sont gens, qui ne tien-
nent

neant pas ce qu'ils promettent, c'est peut-estre un Royaume d'outre mer; Il doit peut-estre l'aller conquérir aux dernières extrêmités de la Terre. Cependant il y a de l'apparence qu'il se contentera de la place, que vôtre Majesté luy donne après elle. Son ambition sera plus sage & plus modeste, que celle des autres Ambitieux. Il se peut, Sire, que ses desseins respecteront la Couronne de son Maître, & les Loix de sa Patrie.

La jalousie du Prince s'alumant, par ces excuses magnifiques, & par cette douceur apparente, mêlée de cette raillerie amère; la défiance entre en son ame, avec l'estime. Mais il reste encore quelque chose à faire. Le travail est heureusement commencé; mais il n'en doit pas demeurer là, & le Courtisan dissimulé passe plus avant. Il ajoûte, que quoy qu'on puisse dire, & quelque crime qu'on allegue, il ne scauroit conclure à la condamnation d'un Homme, qui autrefois a si bien servi; Qu'il faut que Phi-
lippe

lippe ou Alexandre se conseille, en cecy, avec soy-même, & avec les Dieux Immortels, qu'il considere s'il y a plus de dommage, à se défaire d'un Serviteur de ce merite, qu'il n'y a de peril, à ne s'en défaire pas. Vous ne pouvez le perdre, sans un notable interest de vôtre Estat; Vous ne le pouvez conserver, sans un danger évident de vôtre Personne: Regardez, Sire, lequel des deux vous est le plus proche, ou vôtre Estat, ou vôtre Personne. Voyez s'il vaut mieux vous défier toujourns de cét Homme-là, ou vous en assurer par le seul moyen que vous en avez. Un Souverain peut-il estre en seureté, tant qu'il y aura un Particulier qui peut corrompre le Senat, débaucher les Legions, & faire revolter les Peuples?

De cette forte, sans faire de hautes exclamations, ni employer les figures violentes, il persuade une Ame timide, & pousse la Crainte, dans la cruauté. Ainsi la Cruauté fait la douce, & paroît officieuse, &

bien-

bien-faisante. Par des loüanges empoisonnées, & pire mille fois que la médisance toute seiche, il opine à la mort, en disant qu'il ne veut pas opiner. Il se décharge de l'envie du meurtre par le biais dont il se fert, pour en faire la proposition. Il défere son Ennemy, en évitant le nom odieux d'Accusateur. Achevant de le détruire, luy donnant le dernier coup, il dissimule encore sa haine, il fait encore le bon, & le pitoyable.

Mais avec tout cela, il a si grand' peur qu'il ne meure pas, & que la Ligue soit la plus forte, qu'après avoir jetté, ou Philippe, ou Alexandre, dans des résolutions extrêmes, il fait jouer un autre jeu de l'autre côté. Il avertit celuy qu'il a entrepris de ruiner, *Qu'il n'y a plus de moyens de le servir au Palais, contre une infinité d'Ennemis secrets, qui luy rendent de mauvais offices: Que pour luy, il ne connoît plus le Present, & ne sçait que penser de l'Avenir, voyant le Prince*

G dans

dans des humeurs si étranges, & si éloignées de la première douceur de son Naturel; Qu'il estime heureux ceux qui sont retirez en leur Maison, & qui ont quitte une Cour, où les Gens de bien ont perdu leur place, n'y pouvans plus estre que témoins de la violence des méchans. Qu'il est sur le point de demander son congé, afin qu'il ne semble pas approuver, par sa présence, le mal qu'il ne scauroit empêcher, par ses conseils; & que ni ses yeux mêmes, ni ses oreilles, n'ayent aucune part aux choses qui se preparent.

Voilà une petite Montre de ce grand Commerce de Piperie, que l'on exerce à la Cour. Et c'est à peu près ce que vouloit dire, après nôtre Tacite, l'Histoire manuscrite que nous avons veüe par son **PES-SIMUM INIMICORUM GENUS LAUDANTES**. C'est l'explication, ou la paraphrase du passage d'Ammian Marcellin, quand il parle

parle de la Cour de l'Empereur Con-
 stance; Et ce sera encore, si vous le
 voulés, le commentaire de ces deux
 Vers de la divine Jerusalem, que le
 feu Roy Henri le Grand trouvoit si
 beaux, & si dignes de Monsieur le**
*Grand Fabbro di calunnie, adorne
 in modi*

Novi, che sono accusa, & paion lodi.

C'est particulièrement au Pais de
 ces deux Vers, où il se trouve de ces
 excellens Trompeurs; & il me sou-
 vient d'un des principaux Ministres
 de la premiere Cour de la Chrestien-
 té, qui estoit passé Maître en cette
 belle science. De si loin qu'il voyoit
 un homme, à qui il venoit de rendre
 un mauvais office, il luy crioit à hau-
 te voix, L'HO SERVITA SIG-
 NOR. Et avec ces maximes de Pipe-
 rie, il a gouverné fort long-tems
 le Monde: Il est parvenu à une ex-
 trême vieillesse, en ne refusant, ni
 n'accordant rien; en ne disant, ni
 ouy, ni non; en recevant les deux

Parties, avec la même serénité de visage. Qu'il meure donc, quand il luy plaira, ce Romain si peu digne de la vieille Rome; si éloigné de la candeur, & de la sincérité de l'ancien Fabrice: on pourra mettre sur son Tombeau, avec vérité, QU'IL A MENTI SOIXANTE ET DIX ANS, & que la Comédie, qu'il a jouée, a duré toute sa vie.

Il est vray que nous aprenons de quelques exemples, qu'on a vécu autrefois assez heureusement, sous ces molles & languissantes Dominations, & qu'elles n'ont pas toujours esté funestes à la Patrie. Mais il faut prendre garde dans l'Histoire, si l'Administration que nous louons, n'est point la suite d'un meilleur Règne, si ce n'est point la chaleur qui reste d'un feu qui n'est plus, & le mouvement du branle quia cessé. Il faut remarquer si ce ne sont point les vertus des Peres, qui soutiennent l'infirmité des Enfans, & leur

épar-

épargne qui fournit à leurs débauches. Car en effet, après un long ordre, les Affaires vont presque d'elles-mêmes, & la Police ne peut pas si tôt recevoir d'alteration, se ressentant encore de la bonne impression que quelque grand Prince y aura laissée. D'ailleurs c'est le naturel des choses du Monde, de demander du tems, & d'avoir de la peine à passer d'un estat à l'autre. De sorte que s'il est arrivé, que la République soit demeurée ferme, sous telles Puissances, foibles, debiles, mal assurées, elle estoit peut-estre obligée de son repos, aux bons & solides fondemens, qui avoient esté posez de longue-main, quoy qu'on ne mît au dessus, que du chaume, ou de la terre. Ce n'estoit pas tant un fruit du Gouvernement present, que les restes de l'heureuse Conduite du passé.